LAURENCE CAMPA

Guillaume Apollinaire

Biographies nrf Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

POÈMES À LOU DE GUILLAUME APOLLINAIRE, coll. « Foliothèque », 2005.

Guillaume Apollinaire, LETTRES À MADELEINE. TENDRE COMME LE SOUVENIR, 2005 ; rééd. « Folio », 2006.

Guillaume Apollinaire, CORRESPONDANCE AVEC LES ARTISTES 1903-1918, en collaboration avec Peter Read, 2009.

APOLLINAIRE. LA POÉSIE PERPÉTUELLE, coll. « Découvertes », 2009.

Guillaume Apollinaire, LETTRES À LOU, nouvelle édition revue et complétée, coll. « L'Imaginaire », 2010.

Guillaume Apollinaire — Madeleine Pagès, LETTRES 1915-1916, *à paraître*.

Chez d'autres éditeurs

L'ESTHÉTIQUE D'APOLLINAIRE, SEDES, coll. « L'Esthétique », 1996.

APOLLINAIRE CRITIQUE LITTÉRAIRE, Honoré Champion, coll. « Littérature de notre siècle », 2002.

APOLLINAIRE, LA POÉSIE À PERTE DE VUE, en collaboration avec Michel Décaudin, Textuel, coll. « Passion », 2004.

Charles Vildrac, LIVRE D'AMOUR, Seghers, coll. « Poésie d'abord », 2005.

JE PENSE À TOI MON LOU. POÈMES ET LETTRES D'APOLLINAIRE À LOU, Textuel, 2007.

Louis Krémer, D'ENCRE, DE FER ET DE FEU. LETTRES À HENRY CHARPENTIER (1914-1918), La Table Ronde, 2008.

POÈTES DE LA GRANDE GUERRE, coll. « Études de Littérature des XXe et XXIe siècles », Éditions Classiques Garnier, 2010.

Biographies nrf Gallimard

Extrait de la publication

Laurence Campa

GUILLAUME APOLLINAIRE

nrf

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 2013.

PROLOGUE

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi
Je vivais à l'époque où finissaient les rois
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes
Et trois fois courageux devenaient trismégistes

Guillaume APOLLINAIRE

La vie d'Apollinaire s'inscrit dans une histoire mouvementée, qui s'ouvre à l'aube du XIXe siècle, dans une Pologne démembrée par la convoitise de ses voisins russes, prussiens et autrichiens, et s'achève provisoirement à Paris, au cours des dernières semaines de 1918, alors que les Polonais s'apprêtent à recouvrer leur indépendance à la faveur de l'effondrement des empires, et que l'ancien ordre européen expire d'une guerre sans merci, dont on ne cesse, encore aujourd'hui, de ressentir l'onde de choc.

Tout commence par l'errance d'une famille italo-polonaise désunie, et tôt disloquée, entraînée par les hasards et ses propres démons, de la lointaine Finlande aux couloirs du Vatican, de la vie des camps du tsar aux perfides alcôves de l'aristocratie cisalpine. En 1880, à Rome, cette branche chancelante de la petite noblesse lituanienne donna naissance à un rejeton, Wilhelm de Kostrowitzky, dont la gloire poétique est aujourd'hui « universelle » sous le nom de Guillaume Apollinaire. L'enfant grandit dans le sillage d'une mère altière, joueuse et vénale, que le sort fixa sur la Côte d'Azur puis à Paris, au tournant du XXe siècle. Quand il eut sept ans, le français devint sa langue et remplaça l'italien. Vers vingt ans, il conjura sa bâtardise en s'inventant un nom nouveau ; aux accents slaves et germaniques de son matronyme, il substitua les inflexions poétiques et solaires d'un pseudonyme composé de deux de ses prénoms francisés. Persuadé qu'« un poète n'est jamais un étranger dans le pays de la langue qu'il emploie », il voyait en sa nation d'accueil un modèle d'humanité, de

Extrait de la publication

civilisation, de beauté, dont il espérait enrichir le « patrimoine spirituel », à la manière dont « le chocolat et le café » avaient étendu le « domaine du goût ».

À partir de 1903, de galeries en ateliers, de bistrots en salles de rédaction, Guillaume Apollinaire noua des amitiés durables. Comme lui, ses intimes venaient d'ailleurs : son plus ancien camarade, René Dalize, de lointaine ascendance créole, avait couru les mers lointaines, et André Salmon vécu à Saint-Pétersbourg ; Max Jacob était juif et breton, et Picasso le Malaguène signait du nom de sa mère, d'origine italienne. Les milieux artistiques foisonnaient alors d'artistes, marchands et mécènes, polonais, russes, allemands, italiens, scandinaves, suisses, nord- et sud-américains, dont la plupart vivaient à Paris depuis longtemps ; certains ne faisaient qu'y séjourner, d'autres y passaient pour profiter de la « ville mondiale » avant d'aller essaimer à Berlin, New York, Oslo, Florence ou Moscou. Tous s'exprimaient en français, avec un fort accent ou une petite inflexion chantante, et tous jouissaient du brassage exceptionnel qu'offrait la liberté parisienne.

Source de création, la mobilité native d'Apollinaire fut aussi cause d'inquiétude et de fragilité. Il ne pouvait oublier qu'il était transplanté, sujet russo-polonais, pour ainsi dire apatride, et soumis aux obligations relatives à son statut. Proche des pérégrins, des migrants et des saltimbanques qui peuplent les vers d'*Alcools* et les toiles de Picasso en sa période rose, il était jaloux de son indépendance mais vivait dans le souci constant du lendemain et ne désirait rien tant que la reconnaissance et la stabilité. Sa renommée littéraire naquit d'une inlassable persévérance, encouragée par le soutien sans faille de ses amis, l'intercession de ses aînés et l'admiration d'un nombre croissant de lecteurs, sensibles à la grâce et à la modernité de son art. Doué d'étonnantes capacités d'adaptation, il sut se faire une place majeure, mais les mécomptes ne lui furent pas épargnés. En 1910, des critiques crurent déceler des barbarismes dans *L'Hérésiarque et Cie* et lui reprochèrent de malmener la mesure française. Quand *Alcools* parut en 1913, on salua son lyrisme neuf et le puissant sortilège de ses images mais ses bigarrures, son charme insolite et son érudition singulière furent parfois attribués à un cosmopolitisme barbare. Le poète payait aussi pour ses idées plastiques, jugées trop hardies. Défenseur du cubisme et de la peinture nouvelle, il était la cible d'attaques passionnelles où se mêlaient toutes sortes de considérations étrangères au domaine esthétique. En septembre 1911, quand il fut accusé de complicité dans un larcin commis au Louvre et emprisonné à la Santé, la presse d'extrême droite s'empressa d'en faire un « métèque » à la solde d'une bande internationale de malfaiteurs ; son nom polonais et ses origines obscures rejaillirent soudain comme des marques d'infamie. Les milieux littéraires et artistiques prirent aussitôt sa défense en dénonçant sa détention et les calomnies dont il était victime ; dès qu'il fut tiré d'affaire, ils

Extrait de la publication

s'empressèrent de tourner la page, de retrouver leur effervescence ordinaire, et continuèrent d'assimiler les nouveaux venus qui voulaient réussir à Paris.

Apollinaire vivait dans un monde en plein changement, machiné par les échanges et le progrès des communications, épris de vitesse et de nouveauté, qui avait hérité des valeurs et des usages d'un autre temps. L'humeur querelleuse des hommes de plume n'étonnait pas à une époque où l'on tirait l'épée pour régler des questions d'honneur et d'esthétique, où les petits groupements poétiques se défiaient à coups de manifestes dans une course effrénée à l'innovation. La dynamique des avant-gardes ne se fondait pas seulement sur l'émulation et les stratégies habituelles, mais aussi sur des antagonismes doublés d'âpres rivalités nationales. Pôles d'influence stylistique, Paris, Munich, Berlin, Moscou, Londres, Florence et Milan se mesuraient les unes aux autres en relayant, à des degrés divers, les ambitions hégémoniques de leurs États respectifs. Quoique rétif aux mots d'ordre et enclin à la concorde, Apollinaire défendait sans hésiter la tradition artistique française contre l'influence de l'expressionnisme allemand et les prétentions du futurisme italien. Cette tradition n'était pas, selon lui, la sempiternelle reproduction des canons classiques mais la transmission d'un idéal de discipline et d'audace, doué des vertus du phénix. Contrairement aux zélateurs de la table rase, il savait que nulle floraison ne sort du néant et que seul est fertile le principe du renouvellement perpétuel. Né à la poésie dans le symbolisme finissant, il était redevable à ses prédécesseurs, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, et surtout Nerval, mais ses vrais maîtres étaient les poètes du Moyen Âge, les conteurs de la Renaissance, les tragiques du Grand Siècle, les libertins du XVIIIe et les géants de la littérature européenne, Shakespeare, Cervantès, Goethe et Gogol. Telle était sa véritable ascendance, celle qu'il s'était choisie et qui lui ouvrait grand l'avenir ; il la complétait de lectures curieuses et fantasques, contes de fées, recueils folkloriques, almanachs, catalogues, grammaires, romans-feuilletons… En fondant le nouveau sur le passé, il participait lui-même à la tradition et ralliait une position médiane, censée concilier les diverses tendances littéraires de son temps, l'héritage symboliste de *La Phalange*, le classicisme moderne de *La NRF*, les tentatives novatrices de l'unanimisme et du dramatisme. Or la passion du mouvement pour le mouvement l'entraînait irrésistiblement, malgré les avertissements de Baudelaire quant aux origines militaires de l'avant-garde. Vers 1913, la provocation et l'agressivité faisaient partie de la vie moderne des lettres et des arts, tout comme les luttes coloniales, les ambitions territoriales et l'irrédentisme appartenaient à la vie des nations et des empires, du Maroc à la Mandchourie, des Sudètes aux Balkans.

Quand la guerre survint en 1914, la violence contemporaine s'afficha sans fard et libéra la fureur primitive des peuples. Les relations

Extrait de la publication

artistiques européennes se disloquèrent et les arts nationaux se replièrent sur eux-mêmes, se calquant sur les alliances politiques et militaires en vigueur. Apollinaire obéit aux événements qui lui commandaient de s'engager pour devenir français, accepta l'anonymat de l'action collective et partit défendre un pays dont il se sentait citoyen de cœur, sinon de droit. Il se battit en Champagne et dans l'Aisne, sans jamais aliéner sa vie intérieure. Quand un éclat d'obus lui perfora la tempe droite en mars 1916, il était français depuis huit jours. Au sortir de sa convalescence, il soutint sans ambiguïté l'effort de guerre mais, plutôt que bourrer les crânes et chanter la tuerie en la parant des oripeaux d'un héroïsme périmé, il préféra le détour de l'anecdote et du détail curieux, le lyrisme et la cocasserie. Fidèle à ses aspirations pionnières, il défendit derechef l'art auquel il s'était toujours voué. Aux ennemis de la peinture moderne, qui la taxaient d'« art boche », et à Maurras, qui ravalait le calligramme au rang de « truc », il rappela que la hardiesse appartenait au génie français, que la France, terre généreuse, avait toujours engendré les meilleurs surgeons, que la poésie transcendait les races et les nations : « Je voudrais qu'aimassent mes vers un boxeur nègre américain, une impératrice de Chine, un journaliste boche, un peintre espagnol, une jeune femme de bonne race française, une jeune paysanne italienne et un officier anglais des Indes », écrivit-il à sa marraine de guerre, du front champenois, en novembre 1915. Quand *Calligrammes* parut en 1918, l'engagement et la blessure avaient fait de lui un poète français dont on n'osait plus railler les origines douteuses, mais dont l'inspiration composite et les formes excentriques ne laissaient pas d'étonner, voire de diviser. Entre la bouffonnerie des *Mamelles de Tirésias* et la mélancolie de *Vitam impedere amori*, les convictions nationales de *L'Esprit nouveau* et les proclamations téméraires de « La Victoire », ses pairs le situaient mal et ses jeunes admirateurs hésitaient. Ses expériences les plus aventureuses passèrent parfois pour des volte-face incohérentes, son désir d'ordre et d'harmonie pour une faiblesse rétrograde. Or, s'il cherchait à conserver l'allant qui faisait sa force et sa grandeur, il se sentait surtout plus lucide, sinon plus sage, et certainement plus sombre. La souffrance et le long désastre de la guerre lui avaient fait perdre le goût des conquêtes et des batailles ; comme tous les combattants, le front l'avait brutalement vieilli. Au cœur du présent plein de décombres, il voyait tout le passé grandir et se lever l'aube la plus incertaine. Mais loin de céder au déclin, il chercha passionnément, dans les sources du classicisme français, le point d'équilibre entre la tradition et l'invention. Il mourut d'une épidémie fatale à trente-huit ans, l'avant-veille de l'armistice, sans avoir pu jouir de la « paix solaire » pour laquelle il avait versé son sang. En 1927, le nom de Guillaume Apollinaire fut frappé sur les murs du Panthéon, avec ceux des quelque cinq cents écrivains morts pour la France durant la Grande Guerre. En 2008, année du quatre-vingt-dixième anniversaire de l'armistice, on lut l'extrait d'une

Extrait de la publication

lettre à Lou lors des funérailles du dernier poilu, l'engagé volontaire d'origine italienne Lazare Ponticelli.

Trouée d'ombres, orientée par l'Histoire et les fatalités intimes, cette existence intense, fluctuante et trop brève, s'épanouit cependant grâce à son heureuse propension à la joie, à l'amour de la vie et du destin, aux ressources d'une intuition prodigieuse et d'un talent protéiforme, dont l'aisance trompeuse éclipse la patience et la pugnacité. D'une réceptivité sans égale, Apollinaire imposa ses idées et ouvrit des voies nouvelles à la poésie de son temps. Journaliste, critique d'art, critique littéraire, éditeur de *curiosa*, directeur de revue, il regretta constamment de ne pouvoir se consacrer à son art, rêver et flâner à son gré, mais sut, presque toujours, changer ses devoirs quotidiens en occasions créatrices et la réalité la plus prosaïque en matériau poétique. La faculté d'enchanter le réel lui venait d'une disposition naturelle au merveilleux et d'un caractère étonnamment mobile, ondoyant et parfaitement plastique, partant insaisissable, comme le temps qui passe ou qu'il fait, tempérament capable d'engendrer tour à tour la fluidité familière du « Pont Mirabeau », les collages de « Lundi rue Christine », la brûlante célébration de Madeleine, la gravité tragique de *Couleur du temps*, la noirceur terrifiante des *Onze Mille Verges* et la fantaisie déconcertante de *L'Hérésiarque et Cie*. Car sa lyre produit des accords singuliers, agencés selon des lois mystérieuses, qui modulent à l'infini les ambivalences, les surprises et les énigmes, inversent les pôles du vrai et du faux, lustrent l'ancien, patinent le nouveau, cultivent les pouvoirs fécondants du contraste et du paradoxe : « Rien ne détermine plus de mélancolie chez moi que cette fuite du temps », écrivit-il encore à sa marraine après sa blessure. « Elle est en désaccord si formel avec mon sentiment, mon identité culturelle qu'elle est la source même de ma poésie. »

Aussi les lecteurs d'Apollinaire sont-ils des plus variés, parfois des plus dissemblables. Quand certains saluent ses ruptures, d'autres préfèrent ses trouvailles à ses recherches ; ceux qui goûtent son eurythmie et sa sincérité profonde regrettent ses mystifications ; les plus friands de sa grivoiserie méjugent souvent sa verve troupière et ses élans cocardiers. Alors que les uns trient dans son œuvre, en occultent ou en ignorent des pans entiers, au risque de l'appauvrir ou de la déformer, d'autres l'admirent sans réserve, dans toutes ses dimensions. Mais tous partagent cette parenté d'âme, à laquelle se sont toujours reconnus ses amis et ses amateurs. Aux tourments, aux plaisirs, aux regrets de l'amour, ses vers offrent l'expression la plus simple et la plus sûre. Ses mélodies sont si captivantes, elles saisissent si bien le génie du vers français qu'on ne peut sans s'émouvoir les entendre, sans se ressouvenir, les eût-on jamais connues, des romances de tous les temps, dont les échos roulent dans notre mémoire et modèlent nos souvenirs.

L'histoire d'Apollinaire est aussi celle de son existence posthume,

Extrait de la publication

de sa postérité littéraire et de sa présence, tangible et diffuse, dans l'air de notre temps. Ce livre la tisse au récit de sa vie d'homme et de poète, tel que l'ont guidé de longues recherches. André Billy, qui avouait ne pas toujours saisir les contours de son ami, estimait qu'il fallait interroger tous les témoins pour écrire la vie d'Apollinaire. Ainsi procéda le premier biographe du poète, Pierre-Marcel Adéma, quand il entreprit, dans les années 1950, de recueillir les souvenirs des survivants et de collectionner de précieux documents. Depuis ce temps, les témoins ont disparu, laissant des écrits dont la qualité littéraire et humaine passe souvent la véracité, de nombreuses archives se sont ouvertes, les connaissances ont beaucoup progressé, un nouveau siècle est né. Le livre s'est inspiré des témoignages publiés, ainsi que des gloses, lectures et interprétations suscitées par l'œuvre d'Apollinaire au cours du siècle écoulé. Les travaux de Michel Décaudin, des savants et des connaisseurs, français et étrangers, ont contribué à reconstituer des épisodes majeurs, l'ascendance polonaise des Kostrowitzky, la trajectoire romaine d'Angelica, la jeunesse du poète, ses voyages en Belgique, en Allemagne, son séjour à la Santé… et à peindre les relations artistiques parisiennes et européennes, grâce aux acquis de la recherche dans les domaines de l'art et de la littérature. Mais parce qu'il était inconcevable de réduire l'évolution des formes, des hommes et des nations à un décor de toile peinte, le récit s'est tourné vers d'autres domaines de l'esprit, vers l'Histoire en particulier, qui lui ont offert le cadrage et la profondeur de champ nécessaires.

Chaque fois que c'était possible, l'enquête a d'abord puisé aux sources premières pour discerner les faits, dissiper les incertitudes, ruiner les idées reçues, explorer de nouveaux territoires. Elle a recomposé la vie quotidienne du poète et ses principaux événements, ses amours, ses amitiés et ses relations professionnelles, au moyen d'une masse exceptionnelle de correspondances, manuscrits et papiers personnels, pieusement réunis par les proches et les collectionneurs, scrupuleusement conservés dans les bibliothèques privées et les fonds publics, en France, en Europe et aux États-Unis. Complétées de nombreux documents d'époque, issus de la presse, des catalogues, des éditions originales, ces sources éclairent la vie des œuvres, leur naissance, leur devenir, et la contribution des artistes et des écrivains les plus illustres, sans oublier celle des figures oubliées ou méconnues de la postérité. Quant aux archives historiques, elles permettent d'élucider des questions cruciales : aux Archives nationales, on découvre comment le poète est devenu français ; aux archives de l'Armée de terre, quels furent son parcours de soldat et celui de ses amis mobilisés, grâce aux dossiers individuels et aux journaux des unités ; enrichie des éléments conservés par les services de santé et les registres de la censure, c'est toute la vie militaire du poète qui se trouve ainsi détaillée, et reliée à l'histoire générale de la guerre sur le front occidental et à Paris. Favorisés par la rencontre du

désir et du hasard, les voyages ont mené l'enquête sur la Côte d'Azur, en Ardennes, en Rhénanie, à Londres, sur les champs de bataille… Révélant de nouveaux indices, traces et vestiges, ils ont fait s'incarner ce que les écrits avaient d'abord exprimé. Peu à peu, le livre s'est mué en quête dans le monde d'Apollinaire, parmi les pages des poètes et les toiles des peintres, au cœur d'un univers de mots, d'images et de créations extraordinaires.

Or ces investigations auraient abouti à un copieux inventaire, contraire au génie d'un poète qui s'est d'abord vécu sur le mode légendaire et mythique, si le récit n'avait constamment aimanté les faits et, comme en un kaléidoscope, combiné les fragments et les reflets d'un personnage toujours changeant ; s'il n'avait chargé la rêverie et l'imagination de rebâtir les pans détruits, d'abandonner la chronologie au flux de la vie, de raviver les portraits ternis par le temps et l'oubli. Car si toute ressemblance avec des personnes ayant existé, et toute similitude de lieux, de détails ont été voulues par les conventions du genre biographique, lequel marie la saveur du réel au plaisir de l'invention, c'est-à-dire de la recherche et de la recréation, l'auteur convient qu'il a ainsi suscité tout un cortège d'illusions, comme en créent les lanternes magiques.

Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage, p. 787-788, la liste des abréviations utilisées dans les références bibliographiques des notes.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE ÉPOQUE

LES DÉMONS DU HASARD NOUS MÈNENT

1880-1902

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Qui suis-je ?

Un fils caché

Le 31 août 1880, vers 1 h 30 de l'après-midi, Luisa Molinacci, épouse Boldi, sage-femme de son état, vint déclarer une naissance à l'état civil de Rome, auprès du podestat Leopoldo Torlonia. Elle n'avait pas emmené l'enfant pour raison d'hygiène mais produisait une attestation médicale confirmant la naissance et le sexe du nouveau-né. C'était un garçon, né dans le Trastevere, le 26 août à 5 h 10 du matin, d'une mère désirant garder l'anonymat. De son père il ne fut pas question. Comment s'appelait l'enfant ? Guglielmo Alberto, répondit la déclarante. Nom de famille ? La signora Boldi jeta un coup d'œil embarrassé aux deux employés faisant office de témoins, les dénommés Cesare Giuli et Carlo Guidi. Le duc Torlonia choisit le patronyme de Dulcigni et autorisa Luisa Boldi à garder l'enfant jusqu'à ce qu'il fût confié à une femme habitant 8, piazza Mastai, dans le Trastevere.

L'automne arriva. Le 2 novembre 1880, Me Vincenzo Castrucci, notaire, piazza Aracoeli 34, reçut la visite de Mme Angelica de Kostrowitzky, née à Sveaborg en Finlande et domiciliée via del Boschetto 40, près de Santa Maria Maggiore ; elle venait établir un acte de reconnaissance : Guglielmo Alberto Dulcigni, né le 26 août 1880 dans le Trastevere, était son fils. Il s'appellerait désormais Guglielmo Alberto Wladimiro Alessandro Apollinare de Kostrowitzky ; la notification fut inscrite dès le lendemain sur les registres officiels.

Établie noir sur blanc, l'identité du nourrisson restait cependant obscure. L'Église avait des clés qu'ignorait l'état civil. Le 29 septembre, la jeune mère avait fait baptiser son fils dans sa paroisse de San Vito, non loin de Santa Maria Maggiore, sous le nom de Guglielmo Apollinare Alberto, né le 25 août. Elle s'était déclarée fille d'Apollinare de Kostrowitzky, née à Saint-Pétersbourg, et domiciliée 19, via

Extrait de la publication

Milano. Lorenzo Ciccolini et Maria Gribaudi avaient porté l'enfant sur les fonts baptismaux.

En paix avec Dieu, en règle avec l'administration, Angelica de Kostrowitzky confia l'enfant à une nourrice et s'en fut retrouver ses occupations ordinaires.

Une mère seule

Angelica de Kostrowitzky fréquentait assidûment les salons de la bonne société romaine. On connaissait bien cette petite personne altière, ombrageuse et piquante, surtout les hommes, les jeunes comme les vieux. Quand elle paraissait au bras de tel ou tel, on murmurait, on échangeait des regards entendus, on feignait l'indifférence, même la courtoisie, pourvu que cette fille évitât le tapage. Elle faisait partie des créatures errantes abritées par les marges d'un milieu avide de faire-valoir et de ragots, qui travaillaient à la mue des jeunes gens en les dispensant de promesses en mariage ou épargnaient aux hommes respectables les risques du jupon fangeux. Angelica était une femme entretenue que son nom, ses manières et les hasards de l'existence avaient jusqu'alors laissée en lisière du ruisseau. On ignore comment elle entra dans le monde vers 1874. Peut-être grâce à un dénommé Giulio de Faltenino, entremetteur ou faquin, prétendument armateur génois, dont les bons offices assouvissaient les appétits des hommes de robe et d'épée peuplant les couloirs du Vatican ; ou bien grâce à son père, qui l'y aurait introduite pour la marier. Livrée à elle-même depuis 1878, Angelica devait survivre sans déchoir. De caractère tenace et jouisseur, prompte à s'étourdir, à s'entourer, mais désespérément seule, elle possédait à peine un nom, n'avait pas de fortune et comptait sur des appuis transitoires ; ses amants se succédèrent. Arriva l'inévitable : une grossesse non désirée, que la jeune fille entendit cacher le plus longtemps possible. Peut-être hésita-t-elle à garder son enfant, comme Macarée dans « Le Poète assassiné ». Il est plus vraisemblable que cette âme pieuse s'en remit à Dieu et à la Vierge. Elle accoucha discrètement, peut-être même en effet dans le Trastevere, faubourg champêtre à bonne distance du Vatican et des rencontres fâcheuses, probablement le 25 août 1880. La naissance la laissa désemparée, hésitante ; elle compromettait sa vie, son avenir. Il fallait déclarer l'enfant dans les cinq jours. Peut-être Angelica songea-t-elle à l'abandonner. Ou plutôt à le cacher chez une nourrice, sous un autre nom. Qui était le père ? Parmi ses amants, lequel était le plus probable ? N'avait-elle qu'un seul amant à l'époque ? Sans doute attendit-elle que le père se manifestât. Elle tarda tant que Luisa Boldi fit sa déclaration le 31 août. Le délai légal étant dépassé, la sage-femme mentit sur la date de la naissance afin d'éviter de nouvelles complications. La même prudence présida, quelques mois plus

Extrait de la publication

tard, à la reconnaissance de l'enfant : on conserva la date du 26 août. Mais on peut supposer que la jeune mère n'avait pas osé mentir à son curé quand elle lui avait donné celle du 25.

Le père de l'enfant reste aujourd'hui inconnu. Après la mort d'Apollinaire, le monde, divers témoignages et la tradition familiale nommèrent Francesco Flugi d'Aspermont. Vers 1880, ce fils de la vieille noblesse grisonne, né en 1837, ancien capitaine d'État de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, démissionnaire à la proclamation de la République italienne en 1860, occupait son âge mûr entre plaisirs mondains et intrigues politiques. On le suspectait d'être monarchiste et on tolérait mal la façon dont il menait grand train. Il aurait eu une liaison tapageuse avec Angelica, de vingt ans sa cadette mais rien ne permet d'affirmer que l'enfant était de lui. Cette paternité putative a toutefois longtemps semblé probable. Les Aspermont l'indiquèrent eux-mêmes dans les années 1950 au biographe d'Apollinaire, Pierre-Marcel Adéma[1], dont la tante avait connu Angelica et reçu d'elle des confidences en ce sens. Un frère aîné de Francesco, Emanuele, était entré dans les ordres sous le nom de dom Romarico. En 1868, le pape Pie IX lui avait confié la direction de la toute nouvelle abbaye *nullius diocesis* de Monaco[2]. Or Angelica quitta l'Italie pour la principauté en 1887. La famille d'Aspermont aurait donc séparé Francesco de sa tapageuse maîtresse, en invitant cette dernière à s'installer à Monaco, sous l'œil ferme et protecteur de dom Romarico. L'hypothèse n'est guère crédible. Quant au sémillant quadragénaire, on lui aurait enjoint de voyager. Francesco prit le bateau à Naples en mars 1884, mais l'on perdit sa trace à partir de Messine.

Certains éléments, au dire d'Apollinaire lui-même, semblent confirmer cette romanesque filiation. Il aurait déclaré à divers amis, le tenant de sa mère, que son père était un officier italien. Il en taisait le nom, à supposer qu'il le connût. Or, à la naissance du poète, Francesco était rendu à la vie civile depuis vingt ans. Vers 1901, Apollinaire aurait montré une photographie de son père à son ami René Nicosia. Un homme brun au front fier et dégarni y présente un profil décidé et placide. Son nez, droit et fort, s'encadre de petits yeux noirs, légèrement enfoncés, et d'une moustache soigneusement ourlée. Un bouc orne son menton bref et, semble-t-il, un peu saillant[3]. Sa ressemblance avec Apollinaire n'est guère flagrante, mais cela ne prouve rien. Cette photographie se trouve aujourd'hui dans les archives d'Adéma[4] mais on ignore si elle provient des papiers personnels du poète. C'est probablement elle que le biographe montra à René Nico-

1. Pierre-Marcel Adéma, *Guillaume Apollinaire, le mal-aimé*, Plon, 1952.
2. L'abbaye dépendait donc directement du Saint-Siège. La Principauté, de la sorte, s'était libérée de la tutelle de l'évêque de Nice. Dom Romarico occupa son poste un an et demi, seulement. Après une période de transition fertile en dissensions, Mgr Theuret prit la direction de l'abbaye en 1878.
3. *Guillaume Apollinaire. Documents iconographiques*, Genève, Pierre Cailler, 1965, n° 3.
4. Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP).

Extrait de la publication

sia, lequel aurait reconnu le personnage, sinon le document. Nicosia pouvait-il être absolument sûr de son fait cinquante ans après ? On a également retrouvé, voilà une quinzaine d'années, un portrait à l'encre dessiné par Apollinaire à une date inconnue. Il représente un personnage brun en dolman, dont l'attitude et la pilosité rappellent le personnage de la photographie[1]. Mais on peut aussi bien attribuer cette ressemblance à la mode de l'époque, d'autant que les traits des deux individus ne sont guère similaires. Cette dissemblance, à l'inverse, pourrait être imputée à la maladresse du dessinateur, peu habile à représenter la figure humaine.

D'autres allégations se sont révélées beaucoup plus fantaisistes. Descendant de l'Aiglon par les femmes, affirma l'écrivain tchèque Anatole Stern dans les années 1960, en se fondant sur une convergence d'hypothèses invraisemblables, mais pas toujours dénuées de fondement. Fils de Jules Weil, le dernier compagnon d'Angelica, déclara en 1938 Max Jacob qui, s'il se piquait de prédire, prenait en l'occurrence les dates à la légère (Weil avait seulement onze ans de plus qu'Apollinaire). Fils de prélat — archevêque ou cardinal —, disaient plusieurs amis du poète, au regard de son digne profil et de ses mains onctueuses, sur la foi de la gravité épiscopale qu'il se plaisait à prendre, des préoccupations religieuses émaillant les contes de *L'Hérésiarque et Cie*, ou plus simplement, par malice. L'année même de leur rencontre, en 1905, Picasso traça un portrait-charge d'Apollinaire en pape[2]. Toutes ces légendes pontificales devaient réjouir Apollinaire, même si elles lui rappelaient le mystère de sa naissance et les hésitations de son identité. Elles comportent une curieuse part de vérité, tout comme la déclaration faite par le frère du poète, Albert, dans *Paris-Journal* le 13 septembre 1911, pour attester l'honorabilité de sa famille au moment où son frère était emprisonné à la Santé dans l'affaire des statuettes volées au Louvre :

> Originaires de Minsk, en Lithuanie, plusieurs de nos ancêtres ont servi la Russie. L'un est mort à Sébastopol ; notre père se distingua dans la bataille de Crimée ; il devint plus tard camérier secret du pape Pie IX.

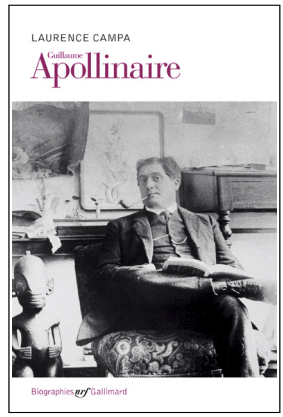
Voici qui mêle à l'envi le vrai et le faux.

Des Polonais aventureux

Les Kostrowicki, eux, étaient originaires de la région de Minsk, qui fut jadis lituanienne[3] avant de faire l'objet d'incessants échanges

1. Voir cahier hors texte, n° 2.
2. Picasso-Apollinaire, *Correspondance* (*PA*), p. 17.
3. En français, on écrivit « Lithuanie » et « lithuanien » avec un *h* jusqu'après la Seconde Guerre mondiale.

Extrait de la publication



Guillaume Apollinaire
Laurence Campa

Cette édition électronique du livre
Guillaume Apollinaire
de Laurence Campa
a été réalisée le 31 mai 2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070775040 - Numéro d'édition : 137386).
Code Sodis : N29417 - ISBN : 9782072288784.
Numéro d'édition : 222074.

Extrait de la publication